

Les apports de l'histoire à l'économie: quelques éléments de réflexion à travers l'exemple de la dynamique économique

Eric Bosserelle

LAME / CERAS, Université de Reims Champagne-Ardenne

« L'évolution des systèmes économiques et sociaux, systèmes multidimensionnels, réside dans la totalité de la société en mouvement »

Henri Bartoli

(L'économie, service de la vie ; PUG, 1996, p 290)

« L'économie pure a voulu se constituer par rupture avec les scories de l'histoire....mais l'histoire en tant que processus passe au crible la pertinence des théories économiques et fort peu en réchappent ».

R.Boyer et Y.Saillard

(Théorie de la régulation – l'état des savoirs. La Découverte, 1995, p 12)

Introduction

Au cours de l'année 2000, un certain nombre d'étudiants en économie des universités et des grandes écoles françaises ont manifesté leur mécontentement envers l'enseignement qui leur était dispensé. La protestation tournait autour de trois points : le décalage entre le monde réel et le contenu des cours ; l'excès de modélisation et l'usage incontrôlé des mathématiques ; le manque de pluralisme dans les contenus enseignés. Le cas de la dynamique économique, entendue comme étude de la croissance et des fluctuations, offre un terrain tout à fait privilégié pour illustrer le bien fondé de la critique estudiantine et la discuter sur le fond. Il est en effet fréquent que les cours de dynamique économique, à tout le moins ceux qui sont dispensés dans les facultés de sciences économiques, consistent en la présentation d'une collection de modèles théoriques de croissance et de modèles théoriques de cycles, auxquels sont annexés de nombreux exercices à fort, voire très fort contenu mathématique, qui sont traités lors des séances de travaux dirigés. La plupart des manuels consacrés à la dynamique économique publiés au cours de ces dernières années reflète on ne peut plus clairement cette orientation. Face au malaise qui est ressenti face à ce qu'il convient d'appeler la tyrannie de la modélisation, nous soutenons l'idée que si l'on souhaite les rendre plus intéressants et moins austères, les cours de dynamique économique auraient tout intérêt à réintroduire de l'historicité dans leur contenu. Bien entendu, le problème de fond se trouve en amont puisque le courant aujourd'hui dominant en sciences économiques tourne le dos à celle-ci. Le programme de recherche de la nouvelle économie du cycle et de la croissance s'exprime, en effet, par la construction d'une collection de modèles, mais dans le même temps, par une coupure complète du champ de l'économie dite pure, de l'histoire et du reste du social. Cette déconnexion totale entre réalité économique et sociale et dynamique macroéconomique effective, d'une part, et représentation/interprétation par la théorie des processus de croissance et de fluctuations, d'autre part, illustre superbement l'état actuel du noyau dur de la science économique, ou, pour reprendre la métaphore de M.Beaud et de G.Dostaler (Beaud et Dostaler, 1996), l'enfermement des économistes dans leur tour de babel. Cette situation est autant regrettable que préoccupante. Pourtant, l'étude de la dynamique économique aurait tout à gagner à ne pas négliger la dimension historique et sociale des réalités dont elle se propose de rendre compte. Réintroduire l'histoire et/ou lui accorder une place plus importante, c'est remettre au premier plan des questions de fond en dynamique économique mais aussi réhabiliter la confrontation des approches, puisqu'il est un fait que dans l'histoire de la pensée économique, ce sont fondamentalement les courants

hétérodoxes qui se sont intéressés à l'épaisseur du temps historique. Pour autant, il ne s'agit pas de dédaigner l'usage des mathématiques et le recours à la modélisation, puisqu'il s'agit de langages utiles à la rigueur du raisonnement, mais il s'agit de refuser que l'analyse de la croissance et des fluctuations ne se limite qu'à ce seul langage.

Par conséquent, la présente communication s'articulera de la façon suivante : après avoir rappelé que l'enseignement de la dynamique économique dans les facultés de sciences économiques consistait essentiellement en la présentation d'une collection de modèles (I), nous soulignerons que cette réalité exprime, en amont, une production théorique ahistorique, non pluraliste, mathématisée à l'excès et réductrice (II), ce qui nous conduira à plaider pour un enseignement rénové de la dynamique économique (III).

I. L'enseignement de la dynamique économique dans les facultés de sciences économiques

Les principaux reproches formulés sur la période récente par un certain nombre d'étudiants mécontents des cours d'économie dispensés à l'université sont légitimes. En premier lieu, les étudiants préconisent de sortir des mondes imaginaires. La plupart des cours, très théoriques, n'autorisent pas une compréhension des réalités économiques, et la dimension empirique, la confrontation aux faits, sont en général inexistantes. En second lieu, l'excès de formalisation mathématique est dénoncé. Si la formalisation permet de proposer de nombreux exercices, de faire « tourner » des modèles, elle tend cependant à devenir une fin en soi, alors qu'elle devrait être un outil, un instrument au service de la réflexion. En troisième lieu, le manque de pluralisme dans les contenus présentés est critiqué, puisque la plupart du temps, seules les approches néo-classiques sont exposées et érigées comme la seule vérité scientifique. Une telle attitude dogmatique et sectaire est, à juste titre, vivement rejetée.

1. Un enseignement souvent austère...

Un rapide survol des principaux ouvrages qui sont en concurrence sur le marché des manuels de dynamique économique destinés aux étudiants des facultés de sciences économiques permet de dresser un état des lieux qui n'est pas dénué d'intérêt, puisque les ouvrages et les manuels qui sont publiés par les universitaires sont généralement tirés des cours dont ils ont la charge.

D'une manière générale, le contenu de la plupart des manuels récents destinés aux étudiants des deuxièmes cycles de sciences économiques reflète le bien fondé des critiques formulées par ceux-ci. Bon nombre de manuels sont particulièrement austères et leurs intitulés mêmes prêtent à discussion. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point, mais soulignons dès à présent que, soit le titre de certains ouvrages devrait être changé au vu du contenu qu'ils proposent aux lecteurs ; soit le contenu devrait être complété ou remanié pour être fidèle au titre. Etant entendu qu'il ne s'agit pas ici de faire le procès de tel ou tel manuel et encore moins de leurs auteurs, nous formulerons volontairement un certain nombre de critiques et de remarques sans citer nommément le ou les manuels (ouvrages) en question.

Relevons, tout d'abord, qu'il existe des manuels qui sont de très bonne qualité et qui sont meilleurs que d'autres, en raison, non seulement de l'étendue du champ qu'ils couvrent, mais aussi en raison de l'effort pédagogique et du caractère encore abordable de la formalisation qu'ils mettent en oeuvre. Par exemple, un manuel qui se propose d'aborder l'analyse des cycles en négligeant la question de leur repérage, de leur mesure, ou qui limite sa présentation aux seuls cycles courts sera, à nos yeux, moins recommandable qu'un

manuel qui intègre ces différentes dimensions et qui ne néglige pas les conjonctures de longue période (cycles longs, trends séculaires). Dans le même ordre d'idées, un ouvrage consacré à la croissance économique qui passe sous silence, par exemple, la contribution des classiques sur le sujet sera jugé moins bon qu'un ouvrage qui aborde cette question, ou alors, nous allons y revenir, il devrait changer de titre... Certains manuels qui proposent du cours et des exercices sont particulièrement bien conçus. Chaque chapitre débute par des rappels historiques, une bibliographie, une synthèse de l'essentiel, puis des questions et des exercices corrigés. Des notes méthodologiques y figurent, de même que des annexes mathématiques là où cela est nécessaire. Par exemple, concernant l'étude de la croissance, des annexes et/ou encadrés relatifs aux fonctions concaves et quasi-concaves, aux équations différentielles linéaires de premier ordre, à l'optimisation dynamique en temps continu, etc... seront mis à la disposition du lecteur. Ces ouvrages contiennent par ailleurs une conclusion générale ce qui est loin d'être le cas de tous. Voilà pour les points positifs. Venons en aux aspects négatifs en relevant un certain nombre d'éléments que nous avons pu constater :

- beaucoup d'ouvrages et de manuels qui sont consacrés à la dynamique économique comportent des exercices et des corrigés, mais, pour certains d'entre eux, au choix, peu, voire aucun élément empirique, et/ou aucune conclusion d'ensemble (mais à la place des corrigés d'exercices) ce qui est extrêmement gênant, ou peut-être révélateur...
- les analyses hétérodoxes de la croissance et du cycle sont majoritairement ignorées mais aussi, concernant le premier point, les interprétations des grands auteurs classiques sur le sujet (Smith, Ricardo, Mill, etc..).
- certains manuels se limitent exclusivement à la présentation d'une succession de modèles mathématiques (par exemple, concernant la croissance, modèles de Harrod-Domar et de Solow bien entendu, puis, modèle de Goodwin, de Diamond, de Lucas, etc...) et proposent par ailleurs une batterie d'exercices relatifs à ces modèles.
- peu d'ouvrages prennent une distance critique avec les modèles en question, alors que, paradoxe qui mérite d'être souligné, les développements théoriques du noyau dur en dynamique économique ont peu à dire des déséquilibres qui sont pourtant l'un des faits majeurs de l'époque contemporaine. Doit-on rappeler, par ailleurs, que les enseignements qui se dégagent des modèles théoriques sont loin d'être systématiquement vérifiés empiriquement par les tests ? c'est le cas notamment pour les modèles de croissance endogène.
- les manuels anglo-saxons, destinés aux étudiants des seconds et troisièmes cycles des universités, sont de loin les plus révélateurs des orientations actuelles. C'est ainsi qu'un ouvrage consacré à la seule théorie de la croissance endogène, qui débute par des remerciements adressés par les auteurs à plus d'une centaine de collègues, expose en 750 pages la théorie en question et propose au lecteur un ensemble de problèmes avec trois niveaux de difficulté (normal, difficile, très difficile). Chaque chapitre contient un résumé, mais on cherche en vain une conclusion d'ensemble ; par contre, le lecteur dispose des 163 pages de corrections des exercices proposés. Un autre manuel traitant du même sujet et qui est une somme d'environ 600 pages, contient, entre autre, certes une annexe mathématique d'une soixantaine de pages qui aborde notamment les questions d'optimisation dynamique, mais, là encore, aucune conclusion générale.

Relevons un certain nombre de paradoxes. Certains manuels titrent « Théorie de la croissance endogène » et n'abordent pas, par exemple, les approches régulationnistes. Celles-ci n'ont-elles rien à nous apprendre sur la croissance endogène ? La théorie de la régulation n'a-t-elle pas pour objet d'élaborer des concepts et des méthodes qui permettent d'analyser le changement structurel et les périodes de croissance ? D'autres ouvrages adressés aux étudiants titrent « croissance et fluctuations » et n'abordent pas la question des cycles ! D'autres encore titrent « croissance et fluctuations économiques » et restent muets sur les faits. *Last but not least*, certains ouvrages s'intitulent « la croissance économique » et font l'impasse sur les crises et les questions de périodisation. Finalement, au vu des contenus qu'ils proposent, ces ouvrages

devraient par honnêteté intellectuelle s'appeler, au choix : les modèles théoriques néo-classiques de la croissance ; optimisation dynamique et modèles de croissance ; la théorie néo-classique du cycle et de la croissance ; modélisation de la croissance et des fluctuations, ou encore, la liste ne prétendant nullement à l'exhaustivité, analyse mathématique de la croissance et du cycle. Quant aux ouvrages qui ambitionnent de traiter de la croissance et des fluctuations, signalons que ces dernières ne se limitent pas à des fluctuations courtes, mais qu'il existe également des fluctuations longues. Pourquoi autant de manuels consacrés à l'analyse de la croissance et des fluctuations demeurent-ils muets sur la question des cycles longs, qu'ils soient de Kuznets et/ou de Kondratieff ? Là encore, il ne s'agit certainement pas d'un hasard, puisqu'il est un fait que la problématique des *long waves* a essentiellement rencontré de l'écho chez les économistes hétérodoxes.

2....à l'origine d'une insatisfaction légitime

Mathématisation poussée et primauté accordée à la modélisation, niveau élevé d'abstraction dans la présentation des processus de croissance et de fluctuations, exclusion fréquente voire systématique des approches hétérodoxes (marxistes, régulationnistes, institutionalistes) dans l'enseignement dispensé, telles sont bien les caractéristiques de la majorité des cours de dynamique économique enseignés dans les facultés de sciences économiques. Cette réalité n'est pas étrangère, loin s'en faut, au fait que, fréquemment, les étudiants se sentent quelque peu désemparés face à un enseignement qui se réduit à la présentation d'une succession de modèles hautement formalisés, dont ils ont du mal à saisir la finalité, au point que l'on peut même se demander si cet enseignement éclaire ou au contraire ne rend pas encore plus impénétrable la compréhension de la dynamique économique.

Certes, concernant la modélisation et l'usage des mathématiques, il est possible d'avancer un certain nombre de contre-arguments. En premier lieu, le recours à la formalisation en dynamique économique est le fait d'une large majorité d'enseignants, et ce recours à la formalisation semble incontournable pour assurer la rigueur et la scientificité du raisonnement. En second lieu, la formalisation représente un standard international contre lequel il n'est pas aisé de lutter ; une large majorité d'articles publiés dans les grandes revues internationales ne sont-ils pas fortement mathématisés ? Les mathématiques présentent l'intérêt d'être un langage rapide et clair, et si les faits historiques sont sans doute importants, la fonction des théories et de la modélisation n'est-elle pas, justement, de dépasser ce qui est contingence historique pour chercher à dégager des lois et à établir des permanences ? Par ailleurs, les modèles permettent d'apporter des réponses à des questions qui sont loin d'être négligeables. Les théories de la croissance endogène, par exemple, apportent des éclaircissements face à des questions du type: existe-t-il un niveau optimal du taux d'imposition dans une économie ? Faut-il subventionner la recherche développement et le système éducatif ? Convient-il de développer les infrastructures publiques ? etc...

Mais, quoiqu'il en soit, il n'en demeure pas moins que l'enseignement de la dynamique économique dans les facultés de sciences économiques demeure particulièrement austère. Pour s'en convaincre, il suffit d'échanger avec les étudiants et il apparaît que :

-les cours magistraux sont jugés trop abstraits et trop techniques ; ils négligent l'histoire et les faits et ils se résument le plus souvent à la présentation de modèles mathématiques relatifs aux fluctuations et à la croissance dont la cohérence d'ensemble échappe aux étudiants.

-les travaux dirigés sont orientés, non pas vers le débat d'idées et la prise de distance critique vis à vis de la théorie, mais vers la résolution d'exercices relatifs aux modèles mathématiques qui sont présentés.

C'est pourquoi bon nombre d'étudiants souhaiterait que les cours de dynamique économique associent à une présentation plurielle des approches théoriques, les faits et l'histoire économique, et qu'ils exposent clairement les enjeux au niveau des politiques économiques. Le fait que les cours de dynamique

économique et que la conception dominante de celle-ci néglige l'histoire est particulièrement dommageable pour les étudiants. D'une part, ces derniers pensent qu'étude de la dynamique économique et présentation d'une collection de modèles mathématiques relatifs aux cycles et à la croissance se confondent. Pour ceux d'entre eux qui se destinent à l'enseignement dans le secondaire, le recours à la modélisation sera d'un bien piètre secours pour affronter les sujets de dissertation qui sont proposés aux épreuves du CAPES et de l'agrégation de sciences économiques et sociales ! D'autre part, la résolution de problèmes de dynamique économique relatifs à des mondes imaginaires se réalise au détriment de la réflexion sur les questions de fond et les véritables enjeux que devrait aborder, tout au moins ne pas négliger, l'étude de la croissance et des cycles. Certes, il peut être intéressant d'analyser « une économie composée d'une continuité d'individus à durée de vie infinie, indexés de 0 à 1... tous ayant la même fonction d'utilité intertemporelle » (P. Aghion et P. Howitt, 2000, 132) mais il y a sans doute d'autres façons de poser les questions relatives à la croissance économique et aux fluctuations.

Si l'enseignement qui est dispensé se trouve être à l'origine d'une insatisfaction légitime, il reflète, en amont, au niveau de l'élaboration des savoirs, une production théorique ahistorique, excessivement formalisée, donc, forcément réductrice.

II. En amont : une production théorique formalisée à l'excès

Les approches actuellement dominantes en dynamique économique sont des approches de type néo-classiques que l'on peut résumer par le couple: cycles exogènes / croissance endogène. Leur point commun réside dans le fait qu'elles prennent pour base le double postulat de rationalité et de comportement optimisateur des agents (ménages et entreprises) et qu'elles rejettent toute possibilité d'ancrage persistant des économies de marché dans des situations de déséquilibres ou de crise. Si ces constructions théoriques se proposent de rendre compte d'enchaînements macro-dynamiques et d'intégrer le changement technique à l'analyse, elles se caractérisent également par leur refus de tenir compte du temps historique. C'est pourquoi elles ne peuvent demeurer que des cinématiques formelles.

1. L'approche du noyau dur contemporain....

Effectuons tout d'abord quelques rappels concernant les cycles et les fluctuations, puis ensuite la croissance.

La question de savoir si les cycles économiques sont de nature exogène ou de nature endogène est non seulement une question ancienne mais est surtout une question de fond, qui a donné lieu à controverses en analyse économique. Le débat a véritablement émergé dans l'entre-deux-guerres et il est réapparu au cours des années 1970/1980. Il oppose aujourd'hui la nouvelle école classique à la nouvelle économie keynésienne. Considérer que les cycles économiques sont exogènes revient à affirmer qu'ils ne sont pas produits par le fonctionnement même du système économique mais qu'ils résultent d'éléments extérieurs à celui-ci. Ce point de vue fut défendu par R. Frisch et par E. Slutsky au cours des années 1930. Le premier établira clairement la distinction entre le mécanisme de propagation du cycle, conforme aux caractéristiques structurelles de l'économie, et les impulsions qui sont des chocs aléatoires et qui décrivent les frictions qui empêchent l'économie d'atteindre sa position d'équilibre. Le second démontrera que les cycles peuvent être entièrement causés par un cumul d'événements contingents. A l'encontre de cette conception, les auteurs keynésiens M. Kalecki (1935) et N. Kaldor (1940) défendront l'idée du caractère fondamentalement endogène des cycles conjoncturels. Kaldor expliquera comment le cycle est causé par la disparité d'anticipation de l'épargne et de l'investissement, tandis que Kalecki mettra l'accent sur la disparité existant entre la décision d'investir et l'investissement effectif. Ce débat, cycles exogènes - cycles endogènes, qui est

un débat fondamental puisqu'il pose directement la question de la stabilité ou de l'instabilité des économies capitalistes, a été relancé au cours des années 1970 avec les travaux de R. Lucas. L'approche lucasienne du cycle repose sur des fondements microéconomiques et prend pour point de départ les postulats néo-classiques relatifs à l'équilibrage des marchés et l'utilisation optimale par les agents des informations disponibles sur ces derniers (hypothèse d'anticipations rationnelles). C'est dans une optique de « cycles à l'équilibre » que la nouvelle école classique a remis au premier plan la distinction opérée par R. Frisch entre impulsion et propagation dans l'analyse des fluctuations. D'un point de vue sémantique, le terme « cycles à l'équilibre » est justifié puisque, dans cette approche, la propagation du cycle est expliquée sur la base du comportement optimisateur d'agents rationnels confrontés à la survenance de chocs. Dans le modèle proposé par R. Lucas, c'est l'offre de monnaie qui fait subir au système économique des chocs qui sont producteurs de fluctuations. Néanmoins, face aux critiques qui lui ont été adressées, la nouvelle école classique a été contrainte de réorienter sa réflexion quant à l'origine de l'impulsion initiale des fluctuations, ce qui a ouvert la voie au courant du cycle réel.

Dans l'approche du cycle réel qui s'est développée depuis environ vingt ans, les fluctuations économiques sont toujours envisagées comme exogènes, puisqu'elles se produisent dans des économies en situation d'équilibre walrasien, mais l'accent s'est déplacé des chocs monétaires vers la prise en compte de chocs de productivité, de chocs de production, voire de chocs se produisant dans les dépenses gouvernementales. D'un point de vue technique, les théoriciens du cycle réel construisent des modèles macroéconomiques appliqués qui retracent l'évolution cyclique de l'économie. La démarche des tenants de cette problématique s'articule en trois temps :

- 1° construction et calibrage d'un modèle d'équilibre général calculable, dans lequel les agents s'adaptent de façon optimale à chaque instant aux conditions réelles de l'économie et à leur variation ;
- 2° introduction dans le modèle de chocs aléatoires, afin que le PIB issu de l'équilibre du modèle fluctue dans des proportions comparables aux fluctuations du PIB de l'économie réelle ;
- 3° vérification que les fluctuations que fait apparaître le modèle concernant les salaires, l'emploi, l'investissement, la consommation, etc... retracent celles des variables de l'économie réelle. Lorsqu'il y a adéquation, le modèle est considéré comme représentatif de l'économie et, logiquement, la thèse selon laquelle les cycles sont exogènes se trouve validée.

Alors que le terrain des fluctuations économiques était investi par l'approche du cycle réel, les décennies 1980 et 1990 consacraient l'affirmation d'une « nouvelle économie de la croissance ». Celle ci, qui regroupe en fait une collection de modèles de croissance économique, est généralement désignée dans la littérature par l'expression « théories de la croissance endogène ». En réponse aux insuffisances du modèle néo-classique traditionnel, les nouvelles approches envisagent la croissance économique comme un phénomène à part entière, et différents modèles définissent un taux de croissance régulier de l'économie qui dépend des paramètres de comportement des agents, d'où le qualificatif « croissance endogène ». Comme le rappellent P. Aghion et P. Howitt P. (Aghion et Howitt, 2000), la théorie de la croissance endogène offre des outils d'analyse du progrès technique et de l'innovation dans un cadre d'équilibre général dynamique. Pour ces auteurs, la force de la théorie de la croissance endogène est qu'elle propose des modèles simples et maniables qui permettent de prendre en compte des effets d'équilibre général (Aghion et Howitt, 2000, 10). Certains modèles contemporains sont centrés sur le progrès technique endogène ; d'autres privilégient le rôle du capital humain ; d'autres encore, le rôle du capital public, tandis que certaines modélisations endogénéisent la variable démographique. Le point commun des déterminants de la croissance endogène est qu'ils sont producteurs d'externalités. Cela implique que le libre jeu des marchés ne garantit pas la réalisation de situations pareto-optimale. Cette non optimalité reflète le manque de coordination des agents privés qui s'explique par le caractère imparfait de la concurrence. Cela signifie que

des actions correctrices de l'Etat allant dans le sens d'une modification de l'environnement institutionnel dans lequel évoluent les agents ne sont pas à exclure.

2 ...demeure une cinématique formelle

Dans la critique qu'il adressait à la conception néo-classique de la croissance, B.Rosier (1975) reprochait à l'analyse néo-classique de demeurer une cinématique formelle. Il insistait, en particulier, sur le fait que l'économie dominante évacue l'histoire, les classes sociales et les rapports sociaux de l'analyse et prenait pour base des hypothèses déconnectées du fonctionnement effectif des économies capitalistes. La cinématique, rappelons le, est la partie de la mécanique qui étudie les mouvements des corps, abstraction faite des forces qui les produisent. Si la nouvelle économie du cycle et de la croissance a incontestablement permis au noyau dur de la science économique d'enrichir son cadre conceptuel, d'apporter des réponses à un certain nombre d'insuffisances antérieures, il n'en demeure pas moins que ces nouvelles approches masquent des questions centrales et, surtout, procèdent d'une lecture particulièrement réductrice de la dynamique économique qui s'exprime à au moins deux niveaux : au niveau des hypothèses qui président à la construction des modèles, d'une part, ce qui conduit à passer sous silence des questions de fond, et au niveau de la non prise en compte de l'histoire d'autre part. C'est surtout ce second point qui nous intéresse ici.

La nouvelle économie néo-classique se heurte, en premier lieu, à la même objection que la théorie néo-classique traditionnelle, en ce sens qu'à son image, elle fait appel à un ensemble d'hypothèses destinées à produire le résultat recherché et indispensable, d'ailleurs, à cette production. De ce point de vue, la continuité sur la voie des propositions *ad hoc* est tout à fait remarquable. Avec R.Boyer (Boyer, 1995), on peut se poser la question suivante : la théorie de la croissance endogène n'est-elle pas que le résultat d'une série de propositions *ad hoc* ? puisque dans les modélisations proposées, les hypothèses contiennent implicitement les conclusions auxquelles on veut aboutir. Concernant la théorie des cycles réels, le même type de critique s'impose. Les hypothèses implicites formulées au sujet de la dynamique technologique prêtent pour le moins à discussion. Dans la théorie du cycle réel, en effet, le progrès technique est réduit au fonctionnement d'un processus aléatoire, ce qui, on en conviendra, est extrêmement limitatif. L'un des apports des auteurs néo-schumpeteriens et des auteurs évolutionnistes n'a-t-il pas été, justement, de mettre l'accent sur le caractère hautement historicisé du processus de changement technique ? D'une part, le caractère exogène de la productivité et des chocs technologiques dans ce type d'approche, et d'autre part, de la non influence de la monnaie (même à court terme) représentent deux hypothèses théoriques particulièrement fortes et difficilement acceptables. Pour pouvoir se propager dans l'ensemble du système productif, les chocs en question doivent être extrêmement aigus, et l'on peut sérieusement s'interroger sur le réalisme d'une telle conception. Ce qui ne veut pas dire que la survenance de chocs exogènes n'exerce aucune influence sur le fonctionnement d'une économie, mais de là à ne voir dans les fluctuations conjoncturelles que la conséquence de chocs stochastiques, il y a un pas difficile à franchir. Sans nier, ce qui serait absurde, le rôle que peuvent jouer l'accidentel et le contingent dans le déroulement d'un cycle, on peut légitimement s'interroger sur un cadre analytique qui n'envisage qu'une et exclusivement qu'une seule catégorie de cycle : le cycle exogène.

Pour les tenants des cycles à l'équilibre, les fluctuations, et en particulier les phases de récession de l'activité, n'expriment en rien une quelconque inefficacité du système économique, mais au contraire son adaptation optimale. L'idée extrêmement forte que le cycle est toujours rééquilibrant prête, elle aussi, à critique : si la théorie du cycle réel aborde la question de la reproductibilité du cycle, le fait que le retour des fluctuations exprime l'échec de la mise en place d'un nouveau régime de croissance n'est pas même abordé. A l'encontre de cette conception, on peut, au contraire, soutenir l'idée que le cycle peut très bien avoir des effets destructeurs, le retour de phases récessives et/ou dépressives de l'activité économique

exprimant justement la difficulté (ou l'échec) de la mise en place de nouvelles procédures de régulation. La nouvelle école classique parvient par ailleurs à gommer purement et simplement une phase essentielle du cycle, la crise, rompant définitivement avec toute une tradition initiée par les travaux de C. Juglar au XIX^{ème} siècle.

Pourtant, les crises conjoncturelles ne sont que des moments des cycles courts. Elles sont spécifiques dans leurs causes et dans leurs symptômes, compte tenu des structures économiques et sociales en vigueur. F. Braudel et E. Labrousse en ont rendu compte en typant les crises d'ancien régime (origine : agriculture ; cause : sous-production agricole ; manifestation : hausse des prix), celles dites de la période intermédiaire (ou crises agricoles-industrielles) et celles de la période moderne (origine : industrie ; cause : surproduction de marchandises ; manifestation : effondrement des prix). Nous partageons totalement le point de vue de G. Abraham Frois (1995) pour qui une conclusion de la nouvelle école classique apparaît paradoxale voire scandaleuse : dans une telle optique, en effet, les fluctuations, les périodes de dépression ne marquent pas une inefficience du système....

Ainsi, la façon dont la nouvelle économie du cycle et de la croissance appréhende le fonctionnement économique en général et celui des marchés en particulier est largement critiquable. Ces approches évacuent totalement (théorie du cycle réel) ou partiellement (théories de la croissance endogène) les phénomènes économiques concrets : l'incertitude irréductible au risque, les conflits sociaux, les crises, le déroulement du temps historique et les irréversibilités qu'il introduit, les processus de domination entre régions et entre espaces productifs, les exclus de la croissance, les coûts sociaux, etc... Le gain en formalisation se réalise au détriment de la prise en compte de la complexité des interdépendances qui sont en oeuvre au sein de la dynamique économique. Les modélisations qui sous tendent les nouvelles approches du cycle et de la croissance reposent sur la mise en oeuvre de mécanismes transhistoriques qui, bien qu'aspirant à être valables en tous temps et en tous lieux, sont pourtant démentis par de nombreux travaux menés dans le champ de l'histoire économique. La dynamique économique envisagée et formalisée n'est pas étudiée comme un processus historique. Les nouvelles approches sont incapables de prendre en compte ce que F. Lordon appelle l'historicité structurale, laquelle correspond à la prise en compte des transformations historiques des structures du capitalisme (F.Lordon, 1996). La nouvelle économie du cycle et de la croissance laisse en dehors de son champ d'investigation d'autres questions centrales. Etudiant l'origine des cycles de conjoncture et les sources de la croissance économique sans les relier à la structure sociale, elle néglige un point essentiel : la croissance est un processus économique et social. Se faisant, elle se place nettement en retrait par rapport aux approches développées par certains courants critiques et hétérodoxes (les courants régulationnistes par exemple).

Au delà, les nouvelles approches sont porteuses d'une idéologie de la croissance qui est extrêmement contestable d'autant qu'elles ne contiennent aucune réflexion sur les finalités de la croissance économique moderne. Pourtant, la croissance demeure aujourd'hui et avant toute chose, une croissance capitaliste et, à ce titre, elle est productrice non seulement de marchandises, mais aussi de modes de vie et d'existence, d'inégalités, d'exclusion et ...de coûts sociaux. On peut dès lors se demander s'il est réellement nécessaire de construire une collection de modèles qui cherchent à rendre compte de la dynamique de sociétés qui n'existent pas, pour aboutir *in fine* : 1° à une absence de réflexion sur les finalités de la croissance et de la logique de développement économique ; 2° à l'absence de conclusion générale. Concernant la théorie moderne de la croissance économique, J.F Jacques et A.Rebeyrol soulignent d'ailleurs à la fin de leur manuel: «A la suite de cette présentation, nous souscrivons aux opinions de Solow : les nouvelles théories de la croissance endogène reposent sur des configurations de paramètres si spécifiques, si « fil du rasoir », qu'elles sont irréalistes. Cela ne veut pas dire que la description des comportements des agents dans un cadre institutionnel bien spécifié soit inutile : les externalités, la structure des marchés et la concurrence imparfaite, les institutions financières, les dépenses en recherche et

développement, sont autant d'éléments fondamentaux dans la compréhension de la croissance de moyen terme. Mais leur capacité à expliquer significativement une croissance endogène de long terme reste à démontrer». (Jacques et Rebeyrol, 2001, 266 et 267).

Finalement, au delà d'une rigueur formelle incontestable, le gain en compréhension des tenants et des aboutissants de la croissance économique semble bien maigre : l'imposante collection de modèles ne permet pas de comprendre et encore moins d'expliquer la variété des dynamiques de longue période des économies de marché. La nouvelle économie du cycle et de la croissance est incapable, par exemple, de rendre compte du fléchissement de la productivité à l'époque contemporaine, dont tout laisse à penser qu'il est au coeur de la crise. De même, les théories modernes inscrivent leur discours dans un cadre de plein emploi et, de fait, sont impuissantes à analyser l'impact des mutations technologiques en cours sur le chômage et l'exclusion sociale.

III. Pour un enseignement rénové de la dynamique économique

Au vu de ce qu'est devenue la majorité des cours de dynamique économique qui sont dispensés dans les facultés de sciences économiques, des cours excessivement mathématisés et non pluralistes dans leur contenu, on est invité à plaider pour un enseignement rénové de la dynamique économique qui réponde aux insatisfactions grandissantes de bon nombre d'étudiants. Cet enseignement qui serait enrichi par la place qu'il accorderait aux faits et à l'histoire économique, associerait mise en perspective historique de la croissance capitaliste depuis la fin du XVIIIe siècle et confrontation des principales approches de la croissance et des fluctuations. En définitive, c'est face aux limites des temporalités du noyau dur contemporain et au caractère réducteur de son analyse des cycles et de la croissance que l'on est convié à repenser le contenu des cours. Un enseignement rénové de la dynamique économique qui permettrait de faire retour à quelques grandes questions de fond est plus que jamais du domaine du souhaitable.

1. Les limites des temporalités néo-classiques invitent à réintroduire l'histoire...

La théorie néo-classique qui est aujourd'hui hégémonique au sein des approches modernes de la dynamique économique, prend pour base les microcomportements d'agents représentatifs rationnels, raisonne en termes d'équilibre sur les marchés et nie la réalité des crises et l'importance de l'histoire. Si ce dernier point mérite d'autant plus d'être souligné que, par nature, les phénomènes de croissance et de fluctuations s'inscrivent dans le temps, il convient cependant de faire retour à l'opposition entre le temps logique et le temps historique. Dans leur manuel consacré à la dynamique économique, J.D Lecaillon et *alii* considèrent qu'abstraction faite du temps historique: « la prise en compte du temps peut-être envisagée de quatre façons : les périodes délais, les périodes-plans, les horizons temporels et les taux de variation » (Lecaillon et *alii*, 1995, 23).

1/ les périodes délais reviennent à introduire des décalages entre les variables étudiées. Si l'on considère que l'activité économique peut être résumée par la séquence production-revenu-dépense ou respectivement Q/Y/D, alors trois types de décalages sont envisageables :

-décalage Q/Y entre les recettes des firmes relatives à la production Q et la rémunération des facteurs qui constitue le revenu Y : celui ci est généralement supposé nul ;

-décalage Y/D, dit décalage de Robertson, entre revenu et dépense ; il s'agit de l'intervalle de temps entre la perception du revenu et les achats D conformément aux plans effectifs de dépenses : ce type de décalage est introduit dans la fonction de consommation en écrivant : $C_t = f(Y_{t-1})$

-décalage D/Q, dit de Lundberg, entre dépense et production : il s'agit du temps nécessaire pour que la demande D de biens et services entraîne un produit Q d'un même montant : ce décalage sera formalisé par l'écriture : $Q_t = f(D_{t-1})$.

2/ Les périodes-plans : elles concernent les décalages non entre des variables effectives mais entre des décisions (ou des anticipations) et leur réalisation. C'est de la confrontation entre les plans *ex ante* et leur réalisation ou non *ex post*, que l'on déduit alors l'analyse de l'évolution économique.

3/ Les horizons temporels. Par exemple, dans l'étude de la consommation, M.Friedman considère que cette dernière est fonction du revenu permanent : en définitive, c'est l'idée que se fait l'agent de son revenu sur un certain nombre de périodes qui est déterminante.

4/ Le temps peut encore être appréhendé par le passage d'une analyse des niveaux des différentes variables, à une étude de leurs taux de variation : c'est l'optique retenue dans les modèles de croissance comme celui dit de Harrod-Domar.

Pour autant que sont utiles et intéressantes ces distinctions elles ne sauraient, selon nous, être suffisantes. Réintroduire, à côté du temps logique, une mise en perspective historique des processus de croissance et de fluctuations, c'est contribuer à lutter contre l'économisme et le réductionnisme qui caractérisent aujourd'hui les analyses et l'enseignement de la dynamique économique. La non prise en compte de l'histoire, le retranchement dans une formalisation et une mathématisation excessives, conduisent à une lecture qui appauvrit voire dénature la réflexion au sujet des dynamiques effectives de courte et de longue période des économies capitalistes. C'est pourquoi il convient d'éclairer les problématiques de la dynamique économique en laissant une place de choix à l'histoire économique.

Comme le souligne P.Verley : « la temporalité néo-classique est une temporalité homogène, réversible, dépourvue de discontinuité : elle est le temps abstrait de la logique, une variable parmi d'autres » (Verley, in Boyer et Saillard, 1995, 523). Quant à M.Aglietta, pour qui croissance et fluctuations sont enracinées dans l'histoire et dans les structures sociales, « Traiter de la croissance en évacuant l'histoire mène à une conception du temps qui ne peut faire de la dynamique qu'un avatar de la statique. Il s'agit en effet d'un temps logique qui n'est pas l'expression d'un mouvement » (Aglietta, 1976, 9) et, dans cette optique, « Les institutions, les interactions sociales, les conflits...sont des scories dont il faut se débarrasser pour trouver le comportement économique à l'état pur » (Aglietta, 1976, 12). Le temps historique n'est pas un temps linéaire selon lequel se déroule l'évolution de variables empiriquement choisies ; c'est un temps qui doit être construit par la théorie et qui a pour substance les changements de forme des rapports sociaux.

Les questions de périodisation, pourtant si cruciales pour envisager la dynamique de longue période des économies capitalistes sont absentes de la problématique du noyau dur contemporain. Les nouveaux discours sont porteurs d'une vision de la dynamique économique, assise sur une temporalité homogène, dépourvue de ruptures, de discontinuités et de bifurcations : la prise en compte du seul temps abstrait de la logique est insuffisante pour éclairer les différents épisodes historiques du capitalisme, leur singularité, et les enjeux dont ils sont ou dont ils ont été porteurs. Pourtant, nombreux sont les travaux d'histoire économique qui invalident les résultats issus des théories économiques contemporaines de la croissance et du cycle, lesquelles se présentent abusivement comme générales, donc valables en tous temps et en tous lieux, en prétextant que la clôture de l'économie pure doit rompre avec les autres disciplines et tout particulièrement l'histoire.

L'histoire est pourtant riche d'enseignements pour qui s'y intéresse.

Une mise en perspective historique du développement capitaliste depuis la fin du XVIIIème siècle montre, en effet, que la dynamique effective des économies capitalistes se présente comme la succession de phases

de croissance plus ou moins soutenues, entre lesquelles s'intercalent des phases de stagnation de longue durée. Cette réalité, étudiée en particulier par les théoriciens des mouvements longs du développement capitaliste (les Kondratieff), interroge directement l'approche dominante. Chaque phase de croissance suppose la mise en place d'un cadre original de prospérité qui est un produit unique et non réitérable de l'histoire. Les approches actuelles ne disent absolument rien et ne peuvent rien dire des transformations profondes et irréversibles qui accompagnent au cours du processus de croissance lui-même, la structure sociale, les modes de vie des individus, le fonctionnement des institutions. Pourtant, n'est-on pas en droit d'attendre d'une théorie de la croissance, qu'elle soit capable d'éclairer, certes, la vigueur d'une phase d'expansion longue mais aussi son ralentissement et, à certains moments de l'histoire, son renversement en stagnation ?

2... donc, à faire retour à des questions de fond

Comme l'ont montré les travaux de F.Braudel et de E.Labrousse, mais aussi ceux de J.Y Grenier dans le cas de l'économie d'ancien régime (Grenier, 1996), la nature des fluctuations conjoncturelles dépend fondamentalement du système économique qui les génère, et c'est pourquoi leurs causes et leurs déterminants peuvent varier et se modifier selon les structures économiques en vigueur et les époques considérées. La question qui consiste à se demander s'il ne s'est pas produit historiquement des changements et des ruptures dans la nature même et l'articulation des fluctuations économiques au fil du développement des économies de marché est une question qui est injustement négligée par les approches dominantes aujourd'hui. Si les nouvelles formulations de la croissance dépassent la conception néo-classique traditionnelle, elles n'en demeurent pas moins extrêmement réductrices. Elles ne permettent pas de rendre compte des évolutions irréversibles et fondamentales qui ont accompagné le développement des pays capitalistes depuis la révolution industrielle: recul de la part de l'agriculture dans le produit global, salarisation croissante de la population active, tertiarisation, accroissement des dépenses publiques, etc... Pour ce qui est de ces dernières, par exemple, la vraie question, plus exactement la question intéressante, n'est pas tant de savoir si l'augmentation des dépenses publiques est productrice d'externalités favorables (ou non) à la croissance du capital privé, mais pourquoi justement, on enregistre un trend de hausse des dépenses publiques au XXe siècle et, par ailleurs, des poussées significatives de celles-ci au cours des longues phases de difficultés économiques. Les approches du cycle et de la croissance qui ne prennent en compte que le seul temps logique, laissent *de facto* sans réponses un certain nombre d'interrogations pourtant fondamentales. On peut, en particulier, s'interroger sur l'aptitude du noyau dur contemporain à répondre à trois questions qui sont des questions de fond :

1°- comment interpréter la dynamique en oeuvre dans les économies de marché depuis les années 1970 ? Plus précisément, comment expliquer le retour de mouvements conjoncturels particulièrement marqués depuis environ vingt-cinq ans et leur quasi absence (certains pays faisant bien entendu figure d'exception) au cours de la période dite des trente glorieuses ? Parallèlement, comment rendre compte du ralentissement durable de la croissance à l'époque contemporaine et de l'accroissement sans précédent du produit sur le segment historique 1945/1973 ?

2° - comment articuler structures et conjoncture économique ? cela sans réduire les structures aux (micro) comportements des agents.

3°- comment expliquer, comme en ont rendu compte à la fois des travaux d'histoire économique ainsi que les recherches menées au cours des années 1990 à l'Observatoire Français des Conjonctures Economiques (OFCE), la déformation dans le temps des fluctuations conjoncturelles, leur disparition puis leur réapparition au cours de certaines périodes ?

Par exemple, qu'est-ce qui différencie fondamentalement les fluctuations des décennies 1970/1980/1990 des fluctuations des années 1940/50/60 ? pourquoi les cycles ont-ils pratiquement disparu, tout au moins

dans certains systèmes productifs, au cours des années 1950/1960 ? Y-avait-il moins de chocs technologiques ou moins de chocs de productivité sur cette période ? étaient-ils moins intenses ? Pourquoi la durée et l'amplitude des cycles conjoncturels se sont-elles modifiées ? Les travaux réalisés par l'OFCE au cours de ces dernières années ont insisté sur le fait que le cycle international avait enregistré une nette déformation sur la période 1963/1995, sa durée se déplaçant du Kitchin vers le Juglar. Quant aux cycles nationaux des principaux pays de l'OCDE, ces derniers présentent une périodicité d'environ cinq ans depuis la fin des années 1960, ce qui est nouveau par rapport aux phases antérieures. D'autres recherches ont également attiré l'attention sur la spécificité des profils cycliques des productions manufacturières selon les espaces nationaux. Si la nature des fluctuations conjoncturelles dépend, comme tendent à le conforter ces travaux, fondamentalement du système économique au sein duquel elles se développent, leurs causes et leurs déterminants ne sont pas immuables. Dès lors qu'au plan historique, la survenance de changements bien réels dans la physionomie des cycles de conjoncture est confirmée, de même que dans le contenu des principales phases de croissance économique, n'est-ce pas également l'objet d'une théorie générale de la croissance et des fluctuations que d'en rendre compte ? Certes, les nouvelles approches de la croissance économique se caractérisent par un souci de réalisme évident en intégrant des éléments ignorés par les approches antérieures et en reconnaissant la réalité de situations non optimales au sens de Pareto, mais elles continuent de raisonner en dehors de toute structure sociale. Elles évacuent la possibilité de survenance de crises et ignorent la spécificité des phases historiques de développement du capitalisme. C'est parcequ'elle n'intègre pas l'histoire à l'analyse de la dynamique économique que la nouvelle économie néo-classique, même rénovée par les théories de la croissance endogène et par l'approche des cycles réels demeure forcément limitée.

Pourtant, la prise en compte de l'histoire longue permet d'éclairer l'origine de certaines spécificités nationales ainsi que la singularité des périodes de crise et de mutations, et c'est pourquoi, dans l'enseignement, il conviendrait d'instaurer un aller et retour entre la présentation des modèles et des grands paradigmes de la croissance et du cycle, respectueux de la pluralité des approches, et la confrontation à la réalité historique. Un cours consacré à la dynamique économique devrait prendre pour point de départ une mise en perspective historique de la croissance, car seule l'étude des dynamiques longues et une périodisation du développement des systèmes économiques et sociaux contemporains en phases pertinentes, peut permettre de repérer des ruptures et de relativiser les modèles théoriques tout en éclairant non seulement le passé mais également le présent.

Certes, compte tenu du niveau qui est requis en mathématiques, il convient d'établir une distinction entre ce qui peut être enseigné dans la filière sciences économiques et dans la filière administration économique et sociale, si l'on s'en tient ici à l'enseignement qui est dispensé dans les unités de formation et de recherche, mais on peut envisager l'architecture suivante en licence. Le cours de dynamique économique débute par une mise en perspective historique du développement des pays capitalistes depuis la révolution industrielle (voir par exemple les travaux de A. Maddison sur le sujet). Cette mise en perspective historique qui est l'occasion d'un repérage de phases originales et qui pose la question de la périodisation du développement des économies capitalistes, permet d'aboutir à deux conclusions majeures à partir desquelles il est possible de structurer le cours:

1° Il existe différents types de mouvements économiques (des cycles de conjoncture pluriels dans leurs périodicités, mais également des trends séculaires), des crises, des ruptures historiques (grandes crises, guerres mondiales), et mise à part la période dite des trente glorieuses, c'est, n'en déplaise aux théoriciens de la croissance endogène, le caractère instable de la croissance qui domine.

2° Non moins fondamentalement, c'est le ralentissement de la croissance économique qui prévaut depuis le début des années 1970 et il s'agit d'en rendre compte, tout comme il s'agit d'expliquer le caractère fortement atypique de la période 1945/1975. Dès lors, apparaissent des questions de fond : il s'agit de chercher à éclairer, certes, les déterminants de la croissance économique et des fluctuations, mais aussi de chercher à expliquer pourquoi les processus de croissance sont interrompus par des crises. Pourquoi la croissance d'après guerre apparaît-elle à bien des égards comme une anomalie historique ? Pourquoi les cycles sont-ils différents selon les époques et selon les pays ? Sur cette base, on présente bien entendu les grands modèles de la croissance et du cycle dans leur pluralité, mais on en discute systématiquement les limites : on souligne ce qu'ils permettent de dire, mais au moins aussi fondamentalement, ce qu'ils sont impuissants à expliquer. Une telle démarche revient à adopter une indispensable posture critique vis à vis de la théorie.

Conclusion

Pourquoi et comment passe-t-on d'une croissance forte et régulière à une quasi-stagnation et à une instabilité des enchaînements conjoncturels ? Pourquoi existe-t-il des crises ? Pourquoi celles-ci sont-elles différentes au XIX^e siècle, dans l'entre-deux-guerres et de nos jours ? Face à ces questions, qui sont des questions de fond en dynamique économique, l'économiste contemporain ne peut faire table rase des outils offerts par les statistiques et l'économétrie, mais la modélisation ne demeure utile et intéressante que tant qu'elle demeure introduite à dose raisonnable : elle ne doit pas devenir modélisation sauvage. C'est parcequ'elles persistent à ignorer les apports de l'histoire à l'économie que les théories standards de la croissance et du cycle sont impuissantes à intégrer les notions de rupture et de mutation, le rôle des institutions et des facteurs structurels, alors que ces phénomènes sont pourtant présents dans tout processus de croissance et également de crise. Les approches dominantes aujourd'hui supposent que les mêmes lois s'appliquent de manière atemporelle à toutes les économies et c'est pour cette raison qu'elles ne permettent pas d'expliquer les spécificités propres aux différents pays et aux différentes périodes. Leur refus d'intégrer l'épaisseur du temps historique les condamne à demeurer, même si elles s'en défendent, des approches réductrices. Si l'enseignement de la dynamique économique décidait enfin de ne plus tourner le dos à l'histoire, il redonnerait certainement envie aux étudiants de se passionner davantage pour celui-ci.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABRAHAM-FROIS G. (1991), *Dynamique économique*, 7^{ème} édition, Dalloz.
- ABRAHAM-FROIS G. (1995), *Les fluctuations économiques – analyses contemporaines*, Economica.
- ABRAHAM-FROIS G. et BERREBI E. (1995), *Instabilité, cycles et chaos*, Economica.
- AGHION P. et HOWITT P. (2000), *Théorie de la croissance endogène*, Dunod.
- AGLIETTA M. (1976), *Régulation et crises du capitalisme - l'expérience des Etats-Unis*, Calmann-Lévy.
- ARROUS J. (1991), *Croissance et fluctuations – macroéconomie de longue période*, Dalloz.
- ARTUS P. (1993), *Théorie de la croissance et des fluctuations*, Presses Universitaires de France.
- BARRO R.J et SALA -I-MARTIN X. (1996), *La croissance économique*, McGraw-Hill-Ediscience.
- BARTOLI H. (1996), *L'économie, service de la vie – crise du capitalisme, une politique de civilisation*, PUG.
- BEAUD M. et DOSTALER G. (1996), *La pensée économique depuis Keynes*, Seuil.
- BOSSERELLE E. (1994), *Croissance et fluctuations*, Sirey.
- BOSSERELLE E. (1994), *Le cycle Kondratieff : théories et controverses*, Masson.
- BOSSERELLE E. (1999), *Les nouvelles approches de la croissance et du cycle*, Dunod, Les Topos.
- BOSSERELLE E. (1999), « Un point de vue critique sur la nouvelle économie du cycle et de la croissance », *Les Cahiers du Ceras*, n° 32, février.

- BOSSERELLE E. (2000), « Cycles exogènes ou cycles endogènes ? » *Vie et Sciences Economiques, revue de l'ANDESE*, n° 156, p 14-29.
- BOYER R. (1986), *La théorie de la régulation : une analyse critique*, Agalma, La Découverte.
- BOYER R et SAILLARD Y. (1995), *Théorie de la régulation : l'état des savoirs*, La Découverte.
- BOYER R., AMABLE B., LORDON F. (1995), « L'Ad hoc en économie: la paille et la poutre » in A.d'Autume, J.Cartelier et alii : *L'économie est-elle une science dure ?*, Economica.
- DEFALVARD H. (1996), « L'économiste et les faits stylisés – vers une mutation du savoir économique ? », *Economies et Sociétés*, Histoire quantitative de l'économie française, série A.F, n° 22, p 355-373.
- GAFFARD J.L (1994), *Croissance et fluctuations économiques*, Montchrestien.
- GRENIER J.Y (1996), *L'économie d'ancien régime – un monde de l'échange et de l'incertitude*, Albin Michel.
- GUELLEC D. et RALLE P. (1995), *Les nouvelles théories de la croissance*, La Découverte.
- JACQUES J.F et REBEYROL A. (2001), *Croissance et fluctuations – analyse macroéconomique de la croissance*, Dunod.
- JONES C.I (2000), *Théorie de la croissance endogène*, De Boeck Université.
- LATOCHE S. (1996), « Histoire et économie : d'un mariage raté à un divorce impossible, les malentendus d'une cohabitation conflictuelle », *Economies et Sociétés*, Histoire quantitative de l'économie française, série A.F, n° 22, p 337-353.
- LECAILLON J.D, LE PAGE J.M, OTTAVJ C., GRANGEAS G. (1995), *Macro-dynamique – la croissance*, Cujas.
- LECAILLON J.D, LE PAGE J.M, OTTAVJ C., GRANGEAS G. (1998), *Macro-dynamique – les cycles*, Cujas.
- LORDON F. (1996), « Formaliser la dynamique historique », *Economie appliquée*, tome XLIX, n° 1, p 55-84.
- MADDISON A. (2001), *L'économie mondiale – une perspective millénaire*, OCDE.
- PROBLEMES ECONOMIQUES (2001), « L'économie est-elle une science autiste ? », n° 2734, octobre.
- ROSIER B. (1975), *Croissance et crise capitalistes*, Presses Universitaires de France.
- VIDAL J.F et al. (1993), *Quand les crises durent...*, Economica.